

La chocolaterie d'Aiguebelle

Les moines doivent vivre du travail de leurs mains, est-il écrit dans la Règle St Benoît (1). Plusieurs motifs justifient cette prescription. D'abord, n'être à charge à personne. Ensuite, éviter l'oisiveté, source de bien des dommages pour la vie spirituelle, à commencer par l'ennui. À moins d'une grâce spéciale un homme ne peut rester en contemplation perpétuelle. Il a besoin d'un minimum d'activités, pour dérouiller le corps et assurer à l'esprit une détente. Et puis reste toujours actuelle l'initiative de Dieu qui avait placé l'homme dans le jardin du Paradis pour le garder et le cultiver (2). D'autre part, afin d'éviter autant que possible les rapports avec le monde que le moine a quitté, St Benoît demande que le monastère soit pourvu de tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin, et les divers métiers qui s'exerceront à l'intérieur de la maison (3).

Les moines du haut Moyen Age ont défriché des forêts, capté des sources, dérivé des cours d'eau, ensemencé des champs et planté des arbres pour fruits à récolter. Les premiers cisterciens, revenus à une vie plus proche de la nature que les moines de Cluny ou les Chanoines réguliers, et en même temps plus isolés des affaires du monde et des revenus puisés dans le travail d'autrui, ont décidé de vivre des produits de l'agriculture et de l'élevage. C'était souvent une nécessité (défrichage de terres incultes) mais aussi une source de produits à l'entretien de la communauté et des populations du voisinage.

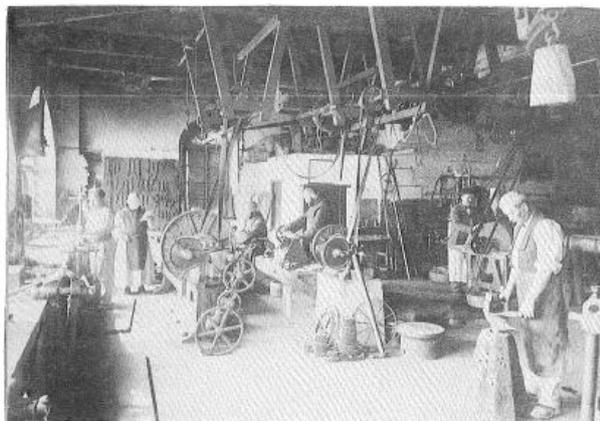
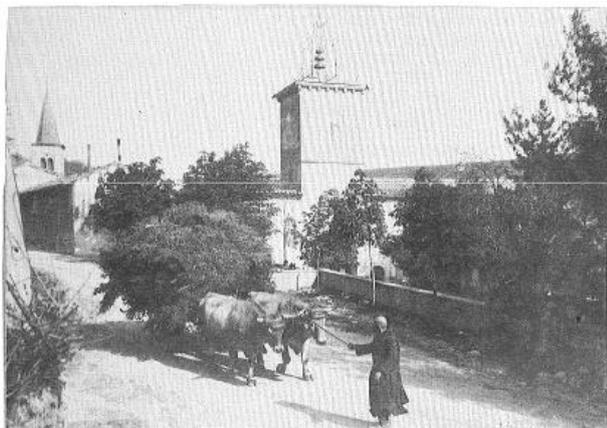
La difficulté commençait lorsque le terrain était pauvre et les productions insuffisantes. Il y avait aussi les périodes de calamités naturelles -hivers rigoureux, inondations ou sécheresses- toutes périodes pendant lesquelles il fallait prévoir autre chose, c'est à dire une autre source de revenus qui serait aussi produit du travail des moines, par exemple copie et enluminure de manuscrits, travaux de forge ou de poterie, de tannerie et de tissage, etc...



Venons-en tout de suite à Aiguebelle.

Les moines avaient des troupeaux, ils avaient des domaines producteurs de blé, de seigle, d'orge, d'avoine, ils récoltaient des noix, des amandes, du raisin. Ils y ajoutèrent des œuvres que l'on peut qualifier d'artisanales : fabrication de verres (verreries de Montlucet, de Citelles) fabrication de tuiles (Montlucet, Saint Pancrace) et l'exploitation des plâtrières de Ruinel à Réauville. On signale également parmi des ressources dans l'intérêt de la région, l'élevage des porcs dans la forêt d'Aiguebelle au XVI^e siècle, et au XVIII^e l'élevage des vers à soie, et surtout en 1788 la tentative d'acclimatation de moutons mérinos amenés spécialement d'Espagne.

Lorsque les moines revinrent en 1815, ils trouvèrent un monastère sinon en ruines du moins presque complètement dévasté. Il fallut aller au plus urgent, tandis que la communauté s'accroissait rapidement, plus rapidement que les revenus traditionnels de l'agriculture et de l'élevage. C'est ainsi que commencèrent divers travaux d'artisanat destinés à donner du travail aux frères, dans l'intérêt de la communauté. Voici ce qu'écrivait l'historien d'Aiguebelle, P. Léon Alloix : "La communauté est nombreuse, tout le monde s'adonne aux occupations diverses que nécessite la tenue d'une grande maison. Chacun reçoit de son supérieur la besogne appropriée à ses forces et aptitudes, tels d'une complexion faible sont mis à la couture comme FF Maxime, Marc, Laurent ; tels autres plus forts sont employés à la boulangerie v.g. F Marie et F Dunstan, FF, Crépin, Jean de La Croix et Jean Climaque exerçaient Le métier de cordonnier... Fr Henri tannait les peaux pour en confectionner des tabliers en basane, FF Dominique et Dosithée furent relieurs, P Joseph fut imprimeur....P Abond, F, Claude oblat de chœur préparaient les pains d'autel, P. Austremoine entretenait les linges de la sacristie, FF, Firmin, Louis de Gonzague tressaient des corbeilles d'osier,. FF André, Placide, Mathias empaillaient Les chaises. F. Théodore rafistolait la vaisselle de terre, F Mathieu faisait des paillasons, F, Macaire confectionnait des balais de buis, de genêts ou de pailles de sorgho. N'oublions pas dans notre nomenclature les fabricants de chapelets : FF, Urbain, Zoachim, Boniface, Julien et Antoine surtout qui arrivait à en faire 6 par jour. Parents et amis en emportaient une provision et l'on se disputait comme des reliques des rosaires en noyaux d'olives qui portaient partout la piété et confiance en Marie" (4),



Le P. Léon continue : "il est reconnu aujourd'hui que l'agriculture n'est plus assez rémunératrice. Aussi a-t-on eu recours dans la plupart de nos maisons à quelque industrie supplémentaire : brasserie à Sept-Fons, imprimerie à Westmalle, fromagerie à Tamié, ciergerie aux Dombes, vin de messe aux Neiges, chocolaterie à la Grande Trappe... Le besoin rend industriel. On établit à Aiguebelle dès les débuts une fabrique de draps pour les besoins des membres de la communauté.... (5). Et le P. Léon donne un état des pièces produites par la fabrique de draps entre 1841 et 1877. D'autres industries furent également tentées ; élevage de sangsues (vers 1860), distillation de plantes médicinales (1863), eau de mélisse dite Des Carmes déchaussés. Au début de 1868 on pensa à une minoterie. Les fondations furent extrêmement pénibles en raison d'une forte source, de rochers, de vieilles bâtisses. Comme on tenait à faire grand, il fallait une quantité énorme de matériaux. On découvrit heureusement une carrière de pierres sur le bord du torrent. Peu à peu l'édifice s'éleva d'après les plans du F. Luc et atteignit jusqu'à 25 mètres, comprenant caves et six étages. M. Chenevier puis M. Dayme dirigèrent la grandiose entreprise qui coûta des sommes fabuleuses. C'est ainsi que la charpente revint à 40.000 F ; les meules à 20.000, l'outillage fourni par M. Combe, de Lyon, de 60 à 80.000, le pont à trois arches 14.000 F.

Un problème sérieux se posait encore. Aurait-on la force motrice suffisante pour faire mouvoir la minoterie ? On le crut en formant un barrage dans la Vence, vers les limites de la propriété à l'est, et en creusant sur le plateau de l'hôtellerie un réservoir capable de contenir 200 mètres cubes d'eau amenée par les canalisations des trois ruisseaux. Des tuyaux de fonte et une turbine avaient été installés dès le mois de juin 1868 entre ledit réservoir et le moulin. Mais tout n'alla pas comme on aurait voulu. Concurrence, frais de transport, manque d'eau durant la saison estivale surtout occasionnèrent des déceptions. FF. Boniface et Alexandre essayèrent la vermicellerie. Fr. Martin tenta à son tour la fabrication du chocolat "Vous verrez que ce sera la chocolaterie qui paiera le moulin et le supplantera", avait pronostiqué F. Luc. Modestes furent les débuts certes. Une petite salle, quelques instruments, pas de fonds, sans réclame... Cependant F. Alexis s'attela à son tour à la besogne puis M. Jouanen et grâce au concours dévoué des dépositaires tout particulièrement de M, Joseph Boyet, du Pont-Saint-Esprit, le succès sourit à nos efforts et dépassa les espérances. Et puis l'homme de la Providence fit son apparition.

L'action du P. Jean-Baptiste Chautard

Gustave Chautard était né à Briançon le 12 mars 1858. À l'âge de 19 ans après de brillantes études à l'École de Commerce de Marseille et une initiation aux affaires chez un grand armateur, il se présenta à Aiguebelle le 14 avril 1877. Il reçut l'habit de novice le 6 mai avec le nom de F. Jean-Baptiste. Engagé définitivement le 21 mai 1882, il fut nommé cellérier au cours de l'année 1883, à une époque où l'avenir était sombre, à cause des décrets de mars 1880 et la situation financière d'Aiguebelle plus que précaire. Bien qu'il n'eût pas achevé ses études en vue du sacerdoce (il fut ordonné prêtre le 3 juin 1884) il s'occupa avec grand zèle de son emploi. On planta des arbres, on réorganisa les cultures, et surtout on développa, en l'améliorant, la fabrication du chocolat.

"Sous son énergique impulsion, la chocolaterie prit un rapide essor, il fallut bientôt faire appel à une main d'œuvre du dehors, Ce furent d'abord des orphelins, une dizaine : parmi eux germèrent des vocations, et l'on établit un juvénat. Vinrent ensuite des ouvriers de tout âge avec leurs familles. Père Jean-Baptiste aimait les ouvriers, et parce qu'il les aimait, il était exigeant pour la tenue morale, il se rendit à Marseille pour consulter l'abbé Timon-David, et fit venir à Aiguebelle Léon Harmel, le directeur de la célèbre usine du Val-des-Bois. L'abbé Timon-David insista sur la nécessité d'une formation spirituelle des ouvriers : Monsieur Harmel donna de judicieux conseils pour les questions sociales. En conséquence, les ouvriers d'Aiguebelle eurent une caisse de secours, participation aux bénéfices, bibliothèque, salle de jeux, musiques etc.., Chaque année il y eut deux retraites, courtes mais prenantes. Des sorties et des pèlerinages maintinrent une ambiance favorable au travail et à la concorde" (6).

Les ouvriers participèrent aux grandes célébrations des moines. On lit dans l'ouvrage sur Montjoyer : " Le 25 mars 1885, on compta un millier de personnes des environs venues, malgré un temps affreux, à l'inauguration de la grotte de Lourdes, les religieux défilèrent en chantant les litanies de la Sainte Vierge, puis un chœur composé de nombreux ouvriers de la chocolaterie entonna un Cantique de Lourdes. L'érection et la Bénédiction de N, D, du Sacré-Cœur, la Vierge du Vœu", le 20 août 1891, rassembla 3000 personnes autour de l'archevêque d'Avignon, des évêques de Valence et de Gap et des Abbés de Frigolet et d'Aiguebelle. Venaient en tête de la procession les membres du Cercle catholique des ouvriers d'Aiguebelle, bannières déployées, suivis des frères convers, des religieux, des prêtres, des chanoines, des deux Abbés et des trois Évêques. À plusieurs reprises se fit entendre la fanfare des ouvriers, et une Cantate à la Vierge composée pour la circonstance... Il ne faudrait pas omettre de signaler le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception le 8 décembre 1904 avec ses milliers de Bougies disposées partout dans l'église et dans tous les bâtiments de l'abbaye, à l'intérieur et à l'extérieur, et la grande procession aux flambeaux avec détonations de boîtes, fusées volantes, feux de Bengale, lanternes vénitiennes, chants de cantiques, la chorale des ouvriers exécuta entr'autres un Angelus à quatre voix tandis que sonnaient les cloches (7).

De cette Cantate peut-être composée par un ouvrier, on peut retenir les vers suivants qui la terminent

I)
Dieu du ciel, Dieu d'amour que notre cœur adore
Entends nos voix, daigne exaucer nos vœux.
Bénis notre Aiguebelle, et que longtemps encore
Dans cette asile saint nous puissions vivre heureux.

II)
Patronne de Cîteaux, bonne et douce Marie,
Protège notre Abbé, les prêtres de son cours.
Veille sur tes enfants, sur l'ouvrier qui prie ;
Sous ton égide sainte, on est heureux toujours.

Les ouvriers jouaient des pièces de théâtre, dont on conserve plusieurs photos. Des vocations naquirent parmi eux. La plus célèbre fut celle d'Auguste Delauze, de Réauville, qui devint le R. P. Dom Bernard Delauze, Abbé de 1923 à 1946. Il y en eut d'autres. L'une d'elles mérite d'être citée :

La chocolaterie avait un directeur civil en la personne d'Adolphe Jouanen, originaire de l'Ardèche, qui demeurait avec sa famille à la Cantine, près du Monastère. Sa fille, Zoé, reçut à Aiguebelle le Sacrement de confirmation des mains de Mgr Cotton, évêque de Valence, en présence de Dom Sébastien Wyart, abbé de Sept-Fonds, qui allait devenir bientôt Abbé Général des Trappistes. Dom Wyart bénit la nouvelle confirmée et demanda en souriant si on ne ferait pas d'elle une Trappistine. De fait, Zoé Jouanen suivit son directeur spirituel Dom Louis de Gonzague André chez les Trappistines de Belval, au Pas-de-Calais, où elle reçut l'habit de novice le 17 janvier 1909, fit profession perpétuelle le 23 mars 1911, fut élue supérieure (avec dispense d'âge) en 1920, fut sept fois réélue et reçut le titre d'Abbesse de Belval. Démissionnaire en 1947 elle mourut le 3 août 1962, et son souvenir est resté très vivant à Belval (8).

Outre le chocolat, évidemment, la production la plus remarquable de la Chocolaterie fut l'édition d'images destinées à l'instruction de la jeunesse, et aussi des moins jeunes. Tous les sujets ont été abordés, et réalisés magnifiquement. Ces collections d'images sont très nombreuses. On en a inventorié plus d'une centaine représentant des milliers d'images. Bornons-nous à mentionner quelques-unes de ces collections : oiseaux - papillons – mammifères poissons - crustacés - plantes aromatiques – champignons monuments historiques - grands ports – îles sciences - chemins de fer - départements - prophètes - grands pontifes- papes - rois de France - et bien sûr, quantité d'images : vie de Jésus - chemins de croix - les saints. Et des mises en garde : images antialcooliques - victimes de la science - les méfaits de la paresse, etc... Un grand nombre de ces images ont été réunies en albums. Un atelier d'imprimerie et de lithographie avait été installé par le P. Joseph Becquet auprès de la chocolaterie et pouvait ainsi éditer images, prospectus, et même de beaux travaux de lithographie.

Est-ce à dire que tout ait été toujours parfait dans ces salles de fabrication, de pliage et d'expédition ? Ce serait mal connaître les hommes. Le Père Jean-Baptiste dut renvoyer certains ouvriers pour mauvais esprit ou inaptitude au travail. Mais il avait aussi l'art de les stimuler : "Un jour que les jeunes bavardaient au lieu de travailler, Père Jean- Baptiste annonça qu'il allait faire venir des singes pour décortiquer le cacao et envelopper les plaques de chocolat. Bientôt tout Le monde sut la nouvelle, et les imaginations s'échauffèrent. La conséquence était le chômage à plus ou moins longue échéance. Qu'allait-on devenir ? Personne ne mit en doute l'arrivée des singes. Des malins firent circuler les nouvelles au long des jours. Les singes étaient commandés au Brésil ; on les capturait dans la forêt vierge ; Le dressage allait bon train : puis, on les embarquait à Rio de Janeiro ; ils arrivaient à Dakar et seraient bientôt à Marseille. Alors, ce fut la panique dans les familles ; une délégation s'en vint supplier le Père Abbé d'intervenir. Celui-ci , tout ému, morigéna son cellérier, Qu'allait- t-on faire ? Pensez à ces gens à qui vous enlevez le pain de la bouche", Père Jean-Baptiste réprima un éclat de rire et répondit qu'il devait pousser au rendement, Il fallait tout de même que l'histoire

finisse. On annonça que les singes étaient en gare de Montélimar. La voiture du monastère partit les chercher et revint avec divers colis et une énorme caisse d'où sortaient des cris et de sourds grondements. La caisse s'ouvrit, et deux ouvriers en sortirent tout fiers d'avoir mystifié leurs camarades. La farce avait parfaitement réussi (8).

Mais le Père Jean-Baptiste ne put continuer son œuvre, et le grand développement pris par la chocolaterie commençait à poser des problèmes pour la solitude d'Aiguebelle. Le 1er juin 1897, le cellérier d'Aiguebelle fut élu Abbé de Chambarand, et dut quitter Aiguebelle. À cette date, la chocolaterie avait déjà été transférée à Donzère. Elle avait pris une trop grande extension par rapport, au cadre solitaire où elle avait été fondée.

La marque de fabrique "Aiguebelle» avait été déposée en son nom personnel par le Fr. Albert Levêque au greffe de Montélimar le 2 février 1885. Un an plus tard fut constituée une Société Levêque, Boyet et Cie qui exploita la marque jusqu'en 1891. À cette date fut organisée une Société anonyme, laïque, intitulée "Chocolaterie 'Aiguebelle, au capital de un million de francs. Cette Société acheta à la Société Levêque, Boyet et Cie, sa marque de fabrication et son fonds de commerce.

Dès avant cette date, la multiplicité des produits et par suite l'augmentation considérable du nombre des ouvriers -on a parlé de 200 ouvriers- commençait à faire problème pour la solitude d'Aiguebelle. Le Visiteur de la communauté en 1891 signale des dangers que feraient courir à la discipline régulière la présence d'un nombre considérable d'ouvriers à la fabrique et l'affluence croissante des étrangers à l'hôtellerie. "On fait bien ce qu'on peut pour maintenir chez les ouvriers le bon ordre et on y réussit d'une manière satisfaisante". Le jeune Auguste Delauze fut un jour grondé par le P. Abbé Dom Marie parce qu'il errait dans les cloîtres. tu veux donc faire moine?" dit l'Abbé. "-Oh, non, répondit l'enfant. Vous êtes bien trop méchant"....

Le Visiteur de 1893, qui n'était autre que Dom Sébastien Wyart, Abbé Général, répond certainement à des objections et à des plaintes, et veut rassurer, les religieux, lorsqu'il écrit : "Le temporel de votre maison, qui laissait jadis à désirer, est maintenant relevé, grâce au travail de braves ouvriers chrétiens, auxquels nous vous félicitons d'accorder tous les soins matériels et moraux qu'ils méritent". En cette année 1893 la communauté comprenait 35 religieux de chœur, 6 novices, 1 oblat, 1 postulant, 85 frères convers, 9 novices, 1 oblat, 1 postulant, soit 139 personnes.

Il y avait trop de relations avec les ouvriers, la plupart jeunes. Aussi un éloignement de l'usine de fabrication s'avérait de plus en plus indispensable, et des constructions étaient en cours à Donzère.

Jean de la Croix BOUTON

Notes

1. Règle de Benoît, chap. XLVIII.
2. genèse, II, 15.
3. Règle de Benoît, chap. LXVI.
4. P. Léon Alloix, Essai historique sur l'Abbaye d'Aiguebelle, 1924-1925, P. 355.
5. ibid. P,356.
6. Bernad Martelet, Dom Chautard abbé de Sept-fonds. Médias-paul, Paris (1982), P. 65.
7. Montjoyer, village paisible, Valence (1984), PP.173 et 174.
8. Dom Chautard, op, cit., PP. 67 et 68.